

Séverine Maître

On oublie

Roman

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Séverine Maître, 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

*À Charlène qui a su me rappeler une des raisons pour
lesquelles j'écris.*

« — Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.

[...]

— C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante.

[...]

— Les hommes ont oublié cette vérité, dit le renard. Mais tu ne dois pas l'oublier. Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé. Tu es responsable de ta rose... »

Le Petit Prince, Antoine de Saint-Exupéry

Il était temps d'arrêter de penser et de commencer à agir. Il était temps de perdre ces fâcheuses habitudes qui consistaient à imaginer les actions des gens, à penser à leur place, à croire que nous savions tout sur tout le monde. Les gens pensaient, mais ne savaient rien. Était-ce leur faute ? La vie ne nous habituaient-elle pas à nous mêler des affaires des autres, par amour, par amitié ou par intérêt ? La monotonie de l'existence ne nous encourageait-elle pas à user de nos pensées pour combler une solitude, un vide intérieur ?

Les gens pensaient, oui, et cela avait le don d'agacer la jeune femme. Mais ce n'était pas le fait qu'ils pensent le véritable problème, bien évidemment que non. Le problème, c'était que la plupart ne vérifiaient pas la véracité de leurs pensées, s'octroyant ainsi un certain droit de décision sur la vie d'autrui.

Charlène s'impatientait dans son travail face aux petits êtres miniatures qui demandaient toute son attention. Cela ne signifiait pas qu'elle comptait démissionner comme le pensaient certains collègues.

Julien s'imaginait que la nature de ses disputes avec son épouse provenait de son indisposition. Rien n'était plus agaçant pour une femme que de mettre ses humeurs sur le dos de ses règles.

Dans tous les cas, que leurs pensées soient justifiées ou non, totalement erronées ou avérées, comment auraient-ils pu connaître la nature de ses tensions alors que Charlène en ignorait elle-même l'origine ?

Ses pensées, ses décisions n'appartenaient qu'à elle. Son entourage avait seulement un droit de regard, non un droit de veto. Mais ses pensées commençaient à la torturer, à

un tel point qu'elle n'en connaissait même plus le contenu. C'était là toute la magie du cerveau, il était parfois capable d'occulter des informations pour ne pas avoir à assumer ses erreurs.

1

Des cris résonnaient dans la demeure. Des cris qui, entendus de l'extérieur, n'avaient aucun sens. Des cris que beaucoup auraient qualifiés d'infantiles, de puérils, d'immatures. Nombre de gens entendent mais n'écoutent pas, regardent, mais ne voient pas. Derrière chaque mot se cache une vérité, chaque intonation une émotion, chaque sourire un ressenti. Il est facile de juger à ce que l'on entend et à ce que l'on regarde. Il est plus ardu de comprendre ce qu'une personne tait à elle-même et aux autres, et d'interpréter ce qu'elle dissimule.

Le vent soufflait fort ce jour-là. La pluie s'abattait violemment sur le toit de la maison mais cela ne suffisait pas à couvrir les cris qui en fusaient. Parce que ces cris-là avaient besoin non pas d'être entendus, mais écoutés. Son propre auteur n'en connaissait pas la raison. Oui, c'était le cas parfois, nous faisons des choses sans savoir pourquoi. Mais en écoutant bien, en creusant un peu plus loin, nous pouvions peut-être essayer de comprendre ce que ces mots ne disaient pas.

— Je t'ai seulement demandé si tu étais allée faire les courses ! a protesté une voix masculine. Je croyais que tu devais t'y rendre, tu n'as pas besoin de me hurler dessus pour une simple question !

— C'est la grande maladie du siècle ça ! a répliqué Charlène. Les gens croient, les gens pensent ! Mais ils ne savent pas ! Peut-être qu'au lieu de croire, tu aurais pu me poser la question tout simplement. Et peut-être aussi qu'à cette occasion tu aurais appris que j'en ai marre de toujours tout faire dans cette maison !

Julien n'en croyait pas ses oreilles. Voilà deux semaines maintenant qu'ils se disputaient sans cesse pour des broutilles. Ce soir, c'était la goutte de trop. Il est allé chercher son manteau et a claqué la porte d'entrée sans plus un mot. Un coup de tonnerre a conclu cet acte.

Charlène a fixé la porte, les larmes aux yeux. Le problème ne venait pas de lui, elle le savait bien. Néanmoins, elle ne pouvait s'empêcher de s'emporter à la moindre contrariété. Ses réactions commençaient à devenir invivables pour le couple, et, pour dire vrai, elle s'inquiétait pour leur avenir.

Abattue, la jeune femme s'est avachie sur le canapé. Elle a scruté la pièce principale avec mélancolie, a tressailli à l'apparition d'un éclair puis s'est rappelée du premier jour où elle avait mis les pieds dans cette maison.

Une semaine après le mariage de Maxime, le frère de Charlène, Julien avait repris contact avec l'agence immobilière afin que sa chérie découvre à son tour la maison qui lui plaisait tant. Le couple était arrivé devant la demeure, se tenant par la main. Charlène se sentait nerveuse : Julien semblait tellement apprécier cette maison, qu'advierait-il si elle ne l'aimait pas autant ?

Le soleil resplendissait dans le ciel ce jour-là, et la femme y avait vu un bon présage. Les rayons reflétaient la teinte brunâtre des tuiles et le crépis blanc des murs. Une terrasse avait été aménagée sur le devant, le tout encadré par une pelouse bien verte qui s'étendait vers l'arrière et offrait un beau terrain de jeu pour les futurs enfants.

Sitôt franchie le palier, Charlène s'était laissée envahir par une vague de chaleur. L'endroit était cosy, une cheminée prenait place au fond de la pièce principale au pourtour de bois foncé. Quelques poutres arpenaient le plafond,

donnant un aspect chaleureux à la salle. Ce premier espace avait été scindé en trois : sur la gauche un coin salon avait été aménagé, dans le fond, près de la cheminée, une longue table blanche avait été installée pour recevoir les convives et, sur la droite, une cuisine flambant neuve en blanc et gris avec un îlot central qui faisait office de plan de travail et de table avec ses deux tabourets.

À l'étage, on trouvait trois chambres dont une avec salle d'eau, un bureau et une salle de bain séparée cette fois-ci. Le choix des couleurs, la dimension des espaces avaient été pensés pour créer l'harmonie d'une véritable maison de famille. L'agent immobilier avait entamé un monologue que seul Julien écoutait, Charlène étant toujours subjuguée par la beauté des lieux.

— Je te le répète, si ça ne te plaît pas on en visitera d'autres, avait glissé Julien à son oreille ne sachant trop comment interpréter son mutisme.

L'agent s'était éclipsé quelques minutes, laissant le temps à l'infirmier de forcer sa copine à le regarder. Elle paraissait bien embêtée.

— On n'a jamais parlé du nombre de chambres que l'on voulait, avait-elle réalisé.

Surpris, Julien était resté bouche bée. Pour lui, cela avait toujours été une évidence.

— Et bien... Ici il y a de la place pour deux enfants, trois si on aménage le bureau. Je pense que c'est suffisant non ?

Le cœur de la jeune femme battait la chamade. Est-ce que ses rêves commençaient vraiment à se réaliser ? Est-ce que rien ne viendrait les en empêcher ?

— Oui, c'est suffisant, avait-elle répondu les larmes aux yeux.

Charlène a souri en se remémorant ce souvenir. Même si ces derniers jours avaient été chaotiques, elle ne regrettait pas son choix de vivre avec l'homme qu'elle aimait.

2

Le rouquin a remué la sauce carbonara d'un geste nerveux. Malgré tous ses efforts, ses pensées convergeaient encore et toujours vers cette soirée organisée une semaine plus tôt. De cette fête, il ne lui restait plus qu'un bout de serviette rangé dans son tiroir de cuisine. Le temps n'arrangeait pas son humeur.

Soudain, l'interphone a sonné. Surpris d'une visite à cette heure tardive, Mathéo est tout de même allé répondre.

— C'est Julien, a-t-il entendu. Tu m'ouvres ?

Déconcerté, l'homme a appuyé sur le bouton pour laisser entrer son cousin. Puis, il a déverrouillé sa porte et a attendu que Julien le rejoigne. Deux minutes sont passées avant qu'il ne gagne l'étage, essoufflé, ses cheveux châtain dégoulinant le long de ses joues, son manteau trempé et ses chaussures laissant des traces sur le sol.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? a aussitôt demandé Mathéo.

Le visage fermé et contrarié, l'infirmier a répondu d'une voix essoufflée :

— Je me suis disputé avec Charlène.

Mathéo l'a laissé entrer dans ce qui était l'ancien appartement de son cousin et est sitôt allé chercher des serviettes dans la salle de bain, éberlué par la situation.

— C'est grave à ce point ? a-t-il demandé en regagnant la pièce principale.

Debout dans la salle, s'appuyant contre le rebord de la table, Julien a attrapé une serviette et a soupiré.

— Non, non mais... Depuis deux semaines on se dispute chaque soir. J'avais besoin de souffler un peu. Ça te dérange si je reste dormir ici ?

Mathéo a fait non de la tête et s'en est allé couper la cuisson des pâtes. Depuis le mariage de Charlène et Julien, il lui avait semblé que les deux tourtereaux vivaient un véritable conte de fée.

— C'était le cas, a confirmé Julien. Jusqu'à... il y a deux semaines.

L'orage a grondé, les lumières ont clignoté. La fin de l'été s'avérait pluvieuse. Julien a fait comme chez lui et a sorti les assiettes du placard pour mettre la table. Lorsque sa copine était décédée dans un accident de voiture, Mathéo était retourné vivre chez ses parents. Et puis, lorsque son cousin avait acheté sa maison, il avait pensé que le moment était venu pour lui de reprendre son indépendance. Cet appartement lui plaisait particulièrement, il y avait de bons souvenirs.

— Il s'est passé quelque chose de particulier à ce moment-là ? l'a-t-il questionné.

— Je suis rentré avec les chaussures sales et elle m'a fait une scène. Depuis, chaque mot est un prétexte pour qu'elle s'énerve.

Les deux hommes se sont installés à table et Mathéo a rempli les verres à eau.

— Ça lui passera, a-t-il assuré.

De nouveau, Julien a soupiré, puis s'est servi en pâtes. Vu la quantité cuisinée, on aurait pu croire que le rouquin s'attendait à avoir de la visite.

— Tu es vraiment inquiet ?

— Non, seulement... Parfois je me demande si notre histoire n'a pas été trop vite. La maison, le mariage...

— Tu regrettes ?

L'infirmier l'a fixé, pensif.

— Non. C'est...

Un sourire est né sur ses lèvres. Les souvenirs lui sont revenus : il s'est rappelé de l'arrivée de sa femme à la mairie, vêtue de blanc, il s'est souvenu de son cœur qui battait la chamade, et de sa respiration coupée.

— C'est formidable de vivre avec la personne qu'on aime et de construire sa vie avec elle.

Mathéo a baissé la tête et a entamé son plat. Julien a froncé les sourcils mais n'a pas émis de commentaires face à son mutisme. L'appétit lui manquait, il aurait aimé passer une de ses dernières soirées avec sa femme. Bientôt, il partirait pour une formation de deux mois et ne souhaitait pas s'en aller en mauvais termes.

L'homme a balayé l'appartement du regard. La configuration n'avait pas changé, seuls les meubles avaient été remplacés. Des magazines traînaient sur le canapé deux places, une assiette sale sur la table basse et des chaussettes presque cachées sous le meuble de télévision. On aurait dit Julien quelques années auparavant. Posée à côté de l'écran plat, l'infirmier a aperçu la photo d'une jeune femme dans les bras de son cousin. Ses cheveux noirs retombaient sur ses épaules, ses lèvres arboraient un large sourire et ses yeux bleus semblaient pétiller de bonheur.

— Pardon, s'est-il excusé. Je sais que pour toi c'est encore difficile.

Mathéo a relevé la tête, surpris par cette remarque. Si depuis la mort de Sara tout lui paraissait compliqué, il n'avait jamais reproché aux autres de trouver le bonheur.

— Non ! Tu as le droit d'être heureux ! Je suis content pour toi. En fait... J'ai rencontré quelqu'un.

Étonné par cette nouvelle, Julien n'en a pas pour autant été moins ravi. Un nouveau coup de tonnerre a retenti, les lampes ont clignoté.

— Enfin, s’est repris Mathéo, j’ai son numéro mais je ne l’ai toujours pas appelée.

Une semaine auparavant, il s’était rendu à une soirée organisée par l’un de ses amis. La musique battait son flot, les gens riaient, dansaient, buvaient. Mathéo n’avait cessé de reporter son attention sur cette jeune femme qui discutait avec deux de ses amis. Son sourire semblait illuminer toute la pièce et avait coupé le souffle de l’homme quelques secondes. Ses longues boucles châtaines tombaient jusqu’au milieu de son dos. Sa robe rouge dévoilait de jolies fines jambes à la peau claire et lisse. À ses pieds, des escarpins noirs lui ajoutaient dix centimètres à son mètre soixante-cinq. Et Mathéo était resté là, toute la soirée, la gorge nouée, sans oser aller à sa rencontre. Lorsqu’il l’avait vue prendre son petit sac à main en cuir noir pour quitter la soirée, il avait soudain eu un déclic et l’avait interceptée, le cœur battant, avant qu’elle ne franchisse la porte d’entrée. Ses grands yeux verts l’avaient dévisagé, surpris, puis elle avait concédé à lui écrire son numéro de téléphone sur un bout de serviette, un petit sourire aux coins des lèvres. Mais désormais, le courage lui manquait. Il ne pouvait s’empêcher d’avoir l’impression de tromper Sara.

— S’il devait m’arriver malheur, a commencé Julien, je voudrais que Charlène continue à être heureuse sans moi. Et si cela devait se traduire par une nouvelle rencontre, alors je voudrais lui souhaiter tous mes vœux de bonheur.

Mathéo a baissé le regard. Il ne s’était jamais pardonné de ne pas avoir écouté sa copine, d’avoir préféré sa vie professionnelle à sa vie personnelle.

— Sara t’aimait d’un amour que je n’ai vu que rarement. Et je crois ne pas me tromper en te disant qu’elle souhaiterait ton bonheur.

Nouveau coup de tonnerre. Les lampes ont clignoté, puis l'électricité a été coupée pour de bon.

3

Charlène rentrait de son travail à pied. Le couple avait acheté leur maison dans une ville d'environ cinq mille habitants, comprenant quelques commerces et une école. Leur demeure se situait dans un petit quartier tranquille, là où les couples avaient déjà fondé leur famille. On entendait régulièrement des rires d'enfants et des bruits de ballons. La jeune femme exerçait dans une crèche à dix minutes à pied du quartier et bon nombre d'habitants la connaissait pour lui avoir laissé son enfant, son petit-enfant ou encore son neveu.

La route était encore mouillée par le temps de la veille, l'odeur de la pluie flottait dans l'atmosphère et les nuages assombrissaient le ciel. La femme a ouvert la grille noire et a balayé son jardin du regard : de nombreuses feuilles étaient tombées du pommier et du cerisier, l'arrosoir s'était renversé et la pelouse donnait l'impression de cheveux mal coiffés.

En ouvrant la porte d'entrée, Charlène a senti la bonne odeur des crêpes. Julien se tenait face à la cuisinière, la spatule entre les mains. Sa femme a soupiré, soulagée qu'il soit rentré à la maison, elle n'en avait pas dormi de la nuit. Doucement, elle a posé ses affaires et s'est rapprochée de lui. Il continuait à lui tourner le dos, sûrement par peur d'une nouvelle dispute. Si Charlène avait appris une chose en ce qui concernait les relations de couples, c'était qu'il fallait savoir demander pardon lorsque la situation s'y prêtait. La seconde était de savoir passer à autre chose.

— Charlène, je... a commencé Julien hésitant. Je ne veux pas t'accabler, je sais que dans une dispute, les deux personnes sont souvent fautives seulement... Ces derniers

temps c'est quand même toi qui pars souvent au quart de tour...

La jeune femme a soupiré de nouveau, puis elle s'est assise sur le tabouret. Son mari avait déjà dressé la table et sorti les condiments pour les crêpes. Elle a deviné qu'il était allé faire les courses et n'a pas pu s'empêcher de se sentir coupable.

— Je suis à cran en ce moment, c'est vrai, a-t-elle admis. Mais ça va me passer. J'ai seulement besoin de récupérer des nuits de sommeil.

Julien s'est retourné et a semblé septique face à cette réponse et, à vrai dire, Charlène aussi. Elle ne comprenait pas son comportement, ses accès de colère et sa fatigue intense.

— C'est parce que je vais partir deux mois en formation ? a-t-il insisté.

L'infirmier repartait une nouvelle fois pour une formation, mais la dernière cette fois-ci. Il s'agissait d'apprendre de nouvelles méthodes et techniques médicales pour améliorer le confort des patients. Julien devait s'en aller à trois cents kilomètres de là. Charlène l'a regardé tristement.

— Ça ne m'enchant pas, c'est sûr. Mais cette formation peut booster ta carrière et puis... on se verra les week-ends.

Son mari s'est avancé près d'elle pour la prendre dans ses bras mais elle l'a arrêté d'un geste : ces derniers temps elle ne supportait pas certains contacts.

— Tu ne veux même plus que je te touche, a-t-il remarqué peiné.

— Ce n'est pas contre toi, l'a-t-elle aussitôt rassuré.

Et c'était la stricte vérité. Elle n'avait pas arrêté de l'aimer, loin de là. Elle se sentait seulement mal jusqu'au plus profond de son être. Elle aurait voulu se recroqueviller

sur elle-même, s'enfermer dans sa coquille et ne plus avoir à parler à quelqu'un durant les prochains jours. Ces épisodes de déprime commençaient à l'inquiéter.

— Charlène, est-ce que quelqu'un t'a fait du mal ? a demandé Julien soucieux.

Ses iris, d'un bleu-vert qu'elle adorait toujours autant, l'ont dévisagée à la fois craintifs et amoureux. Julien était toujours très protecteur envers elle et elle avait toujours aimé cela.

— Non, a-t-elle dit sincèrement. Non, je t'assure, personne ne m'a fait de mal.

Elle comprenait pourquoi il lui posait cette question : parce que les personnes victimes de violences avaient le même mouvement de recul. Aucun détail n'échappait à son mari, il la connaissait par cœur, prédisant souvent la moindre de ses réactions. Mais cette fois-ci, il se retrouvait démuné face au malaise de sa femme.

Charlène a éteint la télévision et a décidé d'aller dormir. Julien était déjà au lit depuis une bonne heure. Sa femme avait prétexté ne pas avoir sommeil pour, d'une part, ne pas se confronter à ce moment gênant où l'on ne savait pas trop si l'on allait faire que dormir, les disputes favorisant l'abstinence, d'autre part pour se libérer de tous les agacements qu'elle avait refoulés dans la soirée. C'étaient ces miettes de pain qu'il avait malencontreusement faites tomber par terre, le bout de fromage qu'il avait terminé sans partager ou encore sa veste qu'il avait posée sur le canapé plutôt que sur le portemanteau. En temps normal, elle aurait simplement fait une remarque, mais nous n'étions pas en temps normal. Si les mots étaient sortis de sa bouche, son